

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50685

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

aspects positifs, dynamisants du rythme et de la danse, des techniques de relaxation face au pessimisme ambiant. D'ailleurs, le développement de l'industrie cinématographique (le film réalisé par l'UFA ›Les chemins vers la force et la beauté‹ en est un excellent exemple) contribue fortement à faire connaître les sports ludiques.

Les adorateurs de la force et de la beauté (*Kraft und Schönheit*), du corps bien proportionné, groupes masculins sous l'Empire, devenant mixtes dans les années vingt. À l'époque wilhelminienne, ces groupes, souvent appelées loges, ce qui leur confère un caractère secret – comme la Nudo-Natio-Loge de Max Ferdinand Sebaldt – ont pour objectif, sur fond de darwinisme social, la renaissance physique et morale du peuple allemand par une discipline corporelle raisonnable (*eine vernünftige Leibeszuht*). Dans leurs revues et magazines, comme ›Die Schönheit‹ on voit poindre des théories raciales qui s'affirmeront de plus en plus. À noter que dès le départ, l'exclusion des Juifs était considérée comme une chose ›normale‹.

Marianne WALLE, Rouen

Barbara BESSLICH, *Wege in den ›Kulturkrieg‹. Zivilisationskritik in Deutschland 1890–1914*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2000, IX–416 p., ISBN 3-534-14930-0, EUR 50,00.

L'opposition des termes ›Kultur‹ et ›Zivilisation‹, patrimoine culturel et civilisation synonyme de mécanisation, de spécialisation outrancière dans les nouvelles techniques, apparaît dès la fin des années 1880 avec l'inquiétude de savoir comment reconnaître qu'une culture tourne à la civilisation. Le pessimisme d'un certain nombre d'intellectuels allemands qui manifestaient un dégoût croissant de la modernité et appelaient de leurs vœux une nouvelle religion germanique, la restauration d'un système patriarcal, correspondait aux grands thèmes du conservatisme romantique de l'entourage de Frédéric-Guillaume III. C'est une longue tradition depuis Nietzsche, Paul de Lagarde, Julius Langbehn, Moeller van den Bruck, Houston Howard Chamberlain, plus tard Oswald Spengler et d'autres. La culture allemande est menacée d'anéantissement par la science, la technique, la culture européenne par l'américanisation de l'Allemagne.

Mais le ›Kulturkrieg‹ n'est pas à mettre sur le même plan que le nationalisme allemand, même si, entre 1890 et 1914, la critique s'est radicalisée: cependant, toute critique de la civilisation n'est pas forcément imprégnée de nationalisme. Le nationalisme n'est pas l'objectif des critiques de la civilisation présentées dans le travail qui nous intéresse: il véhicule les programmes de quatre de ses représentants dont on analyse les ouvrages écrits avant et pendant la guerre. Cette ›guerre des patrimoines culturels‹ a son origine en Angleterre, où ont pris naissance le capitalisme et le socialisme, sources de décadence face à la grande tradition prussienne qui, seule, peut accomplir une œuvre de régénération. Le terme ›Kulturkrieg‹, c'est-à-dire élever la guerre en un combat nécessaire à la survie de l'essence intellectuelle d'une nation face à ses ennemis, a été popularisé par Ernst Troeltsch dans un discours prononcé le 1^{er} juillet 1915; l'Allemagne, dit-il, était obligée de choisir cette tactique défensive, elle n'avait aucun programme de ›politique missionnaire‹ au départ.

Cette thématique est analysée à travers l'itinéraire de quatre représentants du monde littéraire, à travers l'évolution du cheminement de leur pensée telle qu'elle s'exprime dans certains de leurs écrits; alors qu'aucun d'entre eux ne se disait nationaliste avant la guerre, leur nationalisme s'affiche avec vigueur au cours des quatre années de conflit. Le conservateur Rudolf Eucken (1846–1926), professeur de philosophie à l'université d'Iéna, ›un épigone de l'Idéalisme‹ (Max Horkheimer) n'utilise pas l'antithèse culture/civilisation, mais il parle de valeurs positives (la religion, les arts, les sciences, la philosophie) et de valeurs négatives (le capitalisme, l'éloge de la technique, de la culture du travail). En 1914, à l'âge de 68 ans, il fait

une tournée de 36 conférences à travers l'Allemagne pour défendre »la justesse de notre cause« (*Unsere gerechte Sache*), la guerre étant une catharsis, une voie vers l'authenticité, l'accomplissement de soi, la vérité, contre le matérialisme, la banalité et l'hypocrisie. Thomas Mann (1875–1955) étudie au début de son œuvre la position de l'artiste considéré comme un paria de la société dans sa nouvelle »Der Bajazzo« (1897): écrit à la première personne, il analyse le dilettantisme qui a pris ses distances par rapport à la vie, la nostalgie de ces artistes »raffinés« de réintégrer une société, une communauté dont ils se sont séparés consciemment. Tension entre la vie et l'art alors que l'auteur cherche la fusion: »Beim Propheten« (1901), étude des essais »Zeit und Kunst« (1909/10 puis 1911/12) pour terminer avec »Gedanken im Kriege« (1914). Dans ce dernier texte, pas un mot sur l'horreur des combats dans les tranchées, il ne parle que de la »guerre des esprits« (*Geisterkrieg*), lutte entre les différentes conceptions du monde; dépolitisation de la guerre qu'il faut comprendre comme une provocation poétique sans éprouver la nécessité de la considérer dans les normes historiques.

L'Autrichien Hermann Bahr (1863–1934), avait fait des études de sciences économiques dans une perspective critique de la société décadente. Si l'on cherche une ligne rouge dans l'œuvre de Bahr, c'est précisément une critique de la rationalité, de tous les »ismes« (l'individualisme, l'intellectualisme ...). Lui aussi parle de la catharsis que représente la guerre en prononçant son célèbre »Kriegssegens« fustigé pendant de longues années par Karl Kraus. Johann Plenge (1874–1963) présente dans ses travaux sur Hegel avant la guerre un projet de société bien ficelé. Son étude »Marx oder Kant?« (1910) est suivie de son livre »*Marx und Hegel*« (1911). Un séjour de plus d'un an aux États-Unis, qui lui inspire une critique sévère de l'idéologie du progrès, puis, dans ses »idées économiques et politiques«, en 1914, plaide pour un »socialisme national«, une organisation subordonnant la liberté d'action de l'individu au bien de la communauté; sa conception de l'État est structurée rationnellement, et s'édifie sur un appareil de fonctionnaires avec des compétences solides très loin d'un *Führerstaat* charismatique qu'il refusera dans les années 1930.

La démarche de l'auteur pour parler d'une époque sur laquelle les ouvrages sont légion est originale, le livre, très bien documenté, est très intéressant.

Marianne WALLE, Rouen

David FROMKIN, Europas letzter Sommer. Die scheinbar friedlichen Wochen vor dem Ersten Weltkrieg, aus dem Amerikanischen übersetzt von Hans FREUNDL und Norbert JURASCHITZ, München (Karl Blessing) 2005, 414 S., ISBN 3-89667-183-9, EUR 24,00.

Die Erforschung der Ursachen für den Kriegsausbruch im Sommer 1914 hat in den letzten Jahrzehnten in zahlreichen Veröffentlichungen zu einer deutlichen Ausgewogenheit des Urteils geführt. Dabei wurde deutlich, daß in der Julikrise verschiedene krisenhafte Entwicklungsstränge der internationalen Beziehungen von den handelnden und dafür eben auch verantwortlichen Staatsmännern und Militärs so miteinander verwoben wurden, daß aus einer lokalen und äußerst angespannten Konfliktsituation auf dem Balkan der große Weltenbrand des Ersten Weltkrieges entstehen konnte. Die Tendenz, aus einer engen und oftmals nationalen Perspektive heraus die Frage nach der Schuld in den Vordergrund zu stellen, war zurückgetreten hinter das Anliegen, verstehen zu wollen, warum im Sommer 1914 geschehen konnte, was in den Jahren zuvor noch erfolgreich hatte verhindert werden können. Da stößt es naturgemäß auf großes Interesse, wenn ein Verlag eine »tief schürfende, auf hohem wissenschaftlichem Niveau stehende Beschäftigung mit den Ursachen dieser ersten großen Völkerfehde« ankündigt, die zudem »konkurrenzlos« sei. Fromkin sieht sich ganz offensichtlich in der Rolle eines überaus scharfsinnigen und überlegenen Historikers und Detektivs, dem es nach langen Jahren endlich gelungen ist, die zahlreichen